

Vincent Battesti  
Anthropologue

CEDEJ Le Caire  
PO Box 392 Muhammad Farid  
Le Caire – Égypte  
E-mail : Battesti@vbat.org

WOCMES Mainz 2002

Premier Congrès mondial pour des études  
sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord  
Université de Mayence, du 8 au 13 sept. 2002.

*Environment (Part 1)*

# 009, 9 sept. 2002, 2:00 pm – 4:00 pm



## Les inventions des natures jardinières.

### Cas de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient.

La question des paysages est aujourd'hui très en vogue : on s'interroge sur la construction objective des paysages, sur l'histoire de ses évolutions, on les « dénature » en se questionnant sur ses auteurs et leurs motivations, sur les « représentations collectives » véhiculées... Par exemple en Europe, les marais étaient autrefois détestés (des lieux de pestilences) ; pourquoi et comment sont-ils devenus quasi-sacrés pour nos contemporains fervents de protection de la « Nature » ?<sup>1</sup> Mon intention n'est bien sûr pas ici une critique du mouvement environnementaliste, mais de souligner que les analyses scientifiques sur les dynamiques des environnements aboutissent souvent à démontrer qu'aux différents acteurs (individus ou institutions) intervenant sur un même « paysage » correspondent des « vues » différentes qui peuvent entrer en conflit (parfois d'intérêts). Et que l'état actuel d'un espace naturel construit est le résultat plus ou moins lisible de ces conflits entre les intérêts des différentes catégories d'acteurs.

Je voudrais montrer ici, dans cette brève intervention — et en traitant de cas ayant trait au monde arabe (Afrique du Nord et Proche-Orient) — qu'on peut tenter d'aller plus loin dans l'analyse scientifique. Les acteurs variés qui agissent sur un environnement (je vais d'abord parler des palmeraies d'oasis) ne sont pas seulement des acteurs mandataires de « représentations collectives » ou de systèmes de valeurs, qui s'affrontent pour la construction d'espaces ; il ne s'agit pas non plus métaphoriquement de « représentations diverses de la nature » qui se cognent et se bousculent comme une tectonique des plaques, mais au contraire de références discontinues à des praxis.

Les acteurs que l'on trouve — et j'en trouve moi-même ! — pour représenter telle attitude ou tel comportement face à un environnement, sont le plus souvent des personnes imaginaires, des incarnations idéales (et commodes pour le chercheur), mais nullement des êtres réels et agissants. Et l'on rate peut-être une marche dans la compréhension de la construction des espaces, des paysages, si l'on s'en tient à des acteurs monolithiques qui peuplent surtout le laboratoire.

Je vais illustrer mes propos pour être un peu plus explicite et reprendre la démarche. J'ai surtout travaillé sur les oasis, principalement en Afrique du Nord. Dans les oasis du Jérid, dans le Sud tunisien, aujourd'hui, il est possible d'isoler trois groupes d'acteurs intervenants de manière efficace et différente sur l'environnement, et je parle ici surtout de l'environnement des palmeraies et de leurs jardins. *Grosso modo*, donc en première approximation (mais une approximation qui peut reposer sur beaucoup de travail d'observation), on distinguerait la population locale autochtone (et surtout les jardiniers ou agriculteurs locaux), les touristes et les agents du développement agricole national.

---

<sup>1</sup> Voir Corbin A., *L'homme dans le paysage*, Éd. Textuel, coll. Histoire, 2001, 192 p.

« La vérité est un enjeu de luttes. [...] ce qui est] en jeu [est] l'imposition des principes légitimes de vision et de division du monde naturel et du monde social ». Ceci est une citation de Pierre Bourdieu (*Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*<sup>2</sup>) qui illustre parfaitement les approches que nous avons communément pour décrire, par exemple, les enjeux sur les paysages, la nature, les espaces : la façon d'apprécier l'espace et la façon d'en attendre des bénéfices et des plaisirs varie selon les individus, avec, dira-t-on, des similitudes ordonnées par la sociologie. Ainsi (et je suis volontairement simplificateur, car je ne veux pas exposer ici le détail), le développement agricole tunisien avait pour option générale de concevoir et pratiquer l'environnement des oasis comme le faisait avant lui la colonisation française : une terre vierge où l'apport technologique permettrait de surmonter une réalité physique difficile en milieu désertique. Le désert est une page blanche sur laquelle la civilisation a alors tout loisir d'inscrire son histoire, faisant table rase de l'histoire locale, des savoirs locaux. Ce que cette approche a de commun avec l'approche du tourisme contemporain est une nette séparation conceptuelle entre l'homme et la nature. Dans le premier cas, il s'agissait de dominer et d'exploiter : on plante de nouvelles palmeraies mono-variétales, à l'architecture stricte et rectiligne, on recherche la productivité en épuisant les nappes d'eau fossile, etc. Et dans l'autre cas, il ne s'agit plus d'exploiter, mais de protéger un héritage : on veut préserver un patrimoine biologique, on s'émerveille des savoirs locaux, on recherche le « pittoresque » — cette même recherche du pittoresque (le pittoresque comme catégorie esthétique) qui avait conduit en Europe à la création des parcs naturels —, mais ici on inclut dans la Nature également les populations locales, on est tenté de dire les populations « naturelles ». Et enfin, les façons de concevoir et pratiquer l'environnement des « autochtones » diffèrent encore, puisqu'ils ne réifient pas une séparation revendiquée entre l'homme et la nature, et conçoivent autrement la palmeraie : ni un lieu exclusivement de travail et de productivité, ni un lieu uniquement récréatif, mais une combinaison originale des deux. Lorsque le travail pour les agents du développement agricole est perçu comme une activité salariée, ayant un rendement, lorsque le récréatif pour les touristes consiste dans les palmeraies à une promenade superficielle et à la contemplation, les jardiniers locaux vont concevoir les jardins de palmeraie comme des lieux de travail non-mesurable qui est une expression personnelle (mais sanctionnée par les critères esthétiques locaux) et comme des lieux forts de sociabilités (masculines) et de détente. L'appréciation esthétique n'est pas dans la ligne droite, mais dans la profusion, tous les sens sont sollicités dans l'appréciation du jardin d'ancienne palmeraie, et pas uniquement le sens « noble » qu'est la vue. Si l'on avait le temps, on pourrait dessiner une histoire des protagonistes actuels des questions environnementales sur le théâtre oasien : les acteurs et leurs démarches évoluent dans le temps, mais ce bref exposé ne peut présenter ici qu'un instantané (qui ne préjuge pas de ce qu'a pu être le passé).

Bref, ce système explicatif des tensions sur un même environnement fonctionne : différents acteurs aux intérêts, aux pratiques et conceptions sur les palmeraies d'oasis qui diffèrent. Chaque catégorie d'acteurs est ainsi investie d'une « représentation du monde » en fonction. Ce système fonctionne, dans une certaine mesure. Car il n'explique pas, ou il ne laisse même pas deviner, l'évolution anthropique des environnements : si l'activité anthropique est la cause majeure des changements des milieux naturels (à notre échelle humaine), comment est-elle possible si nous avons des acteurs de l'environnement qui sont monolithiques, incarnant une pensée et une pratique de leur milieu qui soient figées ?

J'ai proposé dans un colloque précédant une autre approche : celle de « ressources socio-écologiques ». Ce sont des ressources combinant les ressources naturelles et les ressources idéelles. Pour en arriver là, j'ai dû d'abord « désincarner » mes trois différentes approches de la relation société-environnement en oasis sahariennes. Je leur ai donné à chacun un nom et ils sont devenus — le temps d'une abstraction — des idées seulement : des idéotypes de la praxis oasienne ; idéaux, dans le sens de l'idéotype de Max Weber où elles ne peuvent plus exister en tant que telles, mais comme des pôles possibles vers lesquels tendre dans la forme de sa relation à l'environnement (pour le détail, voir Battesti, V., 2002<sup>3</sup>). Cela suppose et présuppose qu'aucun acteur en fait n'a une action sur l'environnement strictement monolithique : il est toujours lui-même un assemblage de vues, et peut-être d'intérêts, et de pratiques va-

---

<sup>2</sup> p. 91 in Bourdieu P., *Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points Essais n°331, 1994, 245 p.

<sup>3</sup> Battesti V. — Les natures des oasis du Jérid, des ressources aussi idéelles, in Picouet M., Sghaier M., Genin D., Abaab A., Guillaume H., Elloumi M. (éds.) — *Entre mutations rurales et dynamiques de l'environnement : regards croisés*, Paris, coll. Population, l'Harmattan, 2002, 528 p. [À paraître]

riés. Ces pratiques et pensées, ces praxis de l'environnement d'acteurs réels aujourd'hui évoluent entre ces trois pôles d'idéaltypes, entre ces trois « registres naturels » au pays des jardins d'oasis du Jérid.

Donc pour récapituler le dernier mouvement, nous avons sorti les idées de l'environnement hors des corps des acteurs : les idées de l'environnement existent à travers les pratiques d'acteurs variés des palmeraies, mais il est bien rare ou impossible qu'un acteur soit assez caricatural pour vraiment incarner strictement (idéalement) une des attitudes « idéales ».

L'idée de ressources socioécologiques tient à un pas supplémentaire : la mobilité des acteurs. Non seulement ces acteurs, qu'ils soient touristes, jardiniers, ingénieurs du développement agricole, voire *bezness* (jeunes qui travaillent pour le tourisme) ou grands propriétaires, n'incorporent pas une seule attitude (ils sont toujours une combinaison de registres à un instant « t »), mais ils peuvent user selon les situations de différents « registres naturels », consciemment ou non. J'ai pu faire ainsi diverses observations allant dans ce sens et, pour les cas qui nous intéressent, le plus emblématique consistait en des jardiniers considérés comme « englués dans leur traditionalisme têtu et irraisonné », résistant à la réforme de leurs vieux jardins (et aux injonctions de l'administration agricole), continuant à en faire un jardin certes à faible productivité mais de jouissance. Ces mêmes jardiniers pouvaient pourtant (avaient la compétence de...) créer un autre jardin souvent illégal (car hors de la palmeraie) mais en complète conformité avec les critères modernes d'une agriculture productiviste : palmiers alignés mono-variétaux, pas de polyculture intensive, main-d'œuvre salariée, puits privé indépendant du tour d'eau communautaire, espace uniquement dédié au travail et à la valeur ajoutée financière... Qu'est-ce qui change entre ces deux situations, qu'est-ce qui permet ces changements complets de paradigmes ? La réponse est complexe et je n'en ai pas encore tous les éléments, mais il s'agit autant de critères de pédologie que de valeur et d'imaginaire, différentes facettes de la « qualité d'une terre ».

Revenons un moment à Bourdieu. À sa manière, il a été possible dans un « champ » oasien, d'analyser les luttes de pouvoir sur la division du monde naturel, sur la dénomination, la qualification, et ce à travers des pratiques. Mais on a pu aller plus loin en parlant certes de luttes, mais aussi de résistances, de séductions, et de partages. Bourdieu parle de positions, et de positions successives dans le champ (la « biographie ») ; je parle volontiers, en sus des positions successives de la biographie, de positions simultanées dans un champ puisqu'un même acteur peut « jouer » le jardinier traditionnel et l'entrepreneur agricole moderne dans la même demie-heure. Là, sont mis en jeu simultanément des ressources naturelles et des ressources idéelles de ce que doit être la relation à l'environnement. Et cette compétence à l'usage de ressources socioécologiques variées n'est compréhensible qu'avec une double lecture du « champ oasien » : une lecture externe (les oasis ne sont pas si isolées et les idées contemporaines par exemple de « patrimoine » y sont en usage) et une lecture interne (« la logique spécifique du monde de la production et des producteurs » locaux pour paraphraser Bourdieu). On remarquera que, par rapport à mon introduction, j'ai déplacé la question : si des géographes ou des historiens peuvent dire qu'il existe autant de paysages que d'individus, j'ai tenté de montrer qu'il existe un nombre limité (mais changeant avec le temps) de modalités de relations à l'environnement, des relations subjectives et objectives, qui permettent de lire un environnement, par exemple comme un paysage. Ce qui est illimité (mais non aléatoire) est la position des individus dans cet espace défini par les pôles idéaux.

Nous allons aborder maintenant un terrain plus large que les jardins souvent exigus des palmeraies avec la suite de cet exposé. Et je vais m'aventurer dans une partie moins facile pour moi, car elle relève en pratique d'une expérience en cours : l'invention des natures jardinières en Afrique du Nord et partiellement au Moyen-Orient. Pourquoi l'adjectif « jardinières » ? Parce que les jardins sont l'exemple le plus évident de transformation d'un espace naturel : un jardin est un enclos, un endroit réservé par l'homme (sur le bâti ou en-dehors du bâti), où la nature peut parfois être disposée comme une image du monde. Il est en tout cas une mise en ordre du monde à travers l'agencement des éléments « naturels », mais à travers aussi sa pleine participation aux jeux sociaux, ses flux économiques, ses spatialités et temporalités pratiquées. Et enfin, seconde question, pourquoi « invention des natures » ? C'est que j'ai réservé le terme « nature » à un environnement conçu, perçu et pratiqué (dans le même mouvement) : il existe donc *des* natures pour un même environnement. Dans ce sens, la nature ou les natures sont inventées, même s'il

n'existe pas toujours une intention à proprement parler d'invention. L'invention des natures jardinières : il est évident que l'art des jardins est né d'une volonté de matérialiser, en modelant le minéral et le végétal, le rêve, l'idéal, voire le paradis (une idée perse !) dans une perspective esthétique. Dans une perspective moins volontaire, il n'en représente pas moins un mode de relation au monde et de ce qu'il doit être.

C'est ce qui me permet d'essayer d'élargir mon terrain d'enquête à d'autres types de jardins pour étudier les possibles incarnations dans le végétal des modes de relations au monde, dans leurs différents états simultanés contemporains et dans l'expression de leurs contradictions et leurs complémentarités. Qu'est le jardin aujourd'hui dans le monde arabe ? Public ou privé, rural ou urbain, tunisien, algérien, marocain, yéménite ou égyptien... quelles natures sont inventées ? Jardins d'oasis ou jardins publics, ils sont l'un et l'autre aussi artificiels et issus d'une industrie humaine. Les nomenclatures changent selon les pays, mais en Égypte par exemple, ce sera le même mot de *genina* qui désignera le jardin de palmeraie ou le jardin public.

Les sciences sociales analysent comment les objets rencontrés dans leur matérialité n'ont pas pour fonction unique d'être utiles mais peuvent entrer dans la dynamique d'un système mobilisateur et producteur de sens. Pour une anthropologie qui vise à comprendre les relations que les sociétés tissent avec leur milieu physique et biologique, le jardin, dans sa diversité, est un bon laboratoire pour tenter de saisir les ensembles congruents de pensées et pratiques qui interagissent avec l'environnement, construisant ce que j'appelle des « natures ». Ces ensembles, certes, diffèrent d'une société à une autre, mais ils sont aussi multiples à l'intérieur de chacune. Aujourd'hui, globalisation prise en compte, ce sont davantage des courants transversaux de pensées qui peuvent modeler des variantes locales d'agir sur l'environnement, et pour le plus récent, je pense au courant ou aux préoccupations environnementalistes. Toutefois, par prudence scientifique, il m'a semblé préférable de ne pas exporter et plaquer pour l'instant les trois « registres naturels » (les idéaltypes) du Jérid tunisien sur d'autres terrains. J'ai plutôt proposé d'utiliser des mots-clefs, des concepts-charnières vis-à-vis desquels chacun des registres que j'ai pu déterminer en Tunisie avait déjà une position propre : il s'agit du bien-être, de l'esthétique et du travail. Chacun peut être une fin ou un moyen, les deux, ou exclusivement l'un des deux. Le bien-être, car le jardin peut être un espace de jouissance ; l'esthétique, car l'esthétique fonctionnelle et générale d'un jardin renvoie aussi à sa fonction, sa finalité et plus globalement aux types de relation à l'environnement qui ont présidé à sa création et à son entretien ; le travail, car le procès du travail (et non plus son résultat), les savoirs et pratiques techniques sont intimement liés aux représentations du monde. Les compétences à l'usage des ressources socioécologiques (à combiner et user des registres différents) peuvent être présentées comme des compétences à agencer de façon singulière ces trois mots-clefs.

Je n'aurai bien sûr pas le temps de faire un très long exposé, et par ailleurs, l'étude est en cours. Je vais donc ici seulement ébaucher une approche des réalités jardinières en Afrique du Nord et au Proche-Orient à travers ces trois mots-clefs, mais je vais effleurer des réalités assez différentes, en évoquant le jardin public au Caire, les palmeraies maghrébines ou du Hadramaout yéménite.

Si, comme je l'ai dit, l'on peut définir le jardin comme un enclos, un endroit réservé par l'homme, et une mise en ordre du monde naturel (que cela soit le moyen ou la fin), il déborde du cadre strict de l'agriculture pour répondre à d'autres fonctions, d'autres besoins et d'autres ambitions.

Le bien-être : cette question du bien-être est évidemment délicate à traiter. Rarement identifié comme tel, il est pourtant opératoire en tout cas dans les palmeraies sahariennes et les jardins urbains caiotes. Dans les palmeraies, le bien-être n'est jamais déclaré comme l'objet du travail, ni comme la visée de l'organisation du jardin, ni encore comme l'intention du maintien de « l'unité productive » ; il est pourtant toujours impliqué dans les constructions singulières des natures jardinières. Une tradition intellectuelle nous apprendra que le jardin est fortement ancré dans les pratiques et les imaginaires arabo-musulmans, à commencer par la légitimation qu'offre le Coran ; la lecture qu'en fera un Tunisien ou un Égyptien ne contredira ni sa conception ni son expérience. Le jardin arabe est ce jardin de jouissance temporaire, entre les deux autres : le jardin a d'abord l'arrière-goût d'un paradis perdu, celui des origines et que symbolisaient déjà les jardins perses (avec la source centrale et le dessin des quatre fleuves) dont le modèle s'imposa historiquement à l'ensemble du monde musulman. Symboliquement, le coran propose une étendue chronologique inaugurée par un jardin, le « jardin primordial » et parachevée par un autre, celui du

Paradis (qui se confondent). Entre ces deux pôles, nous avons une étendue, spatiale cette fois-ci, réelle et non imaginaire, le jardin terrestre, le jardin de la jouissance immédiate, celui vanté par les poètes arabes, celui pratiqué aujourd'hui par des oasis et décoré de pages de magazines avec des vedettes de la variété égyptienne à défaut d'*hûryya-s*, où le vin (de palme) coule déjà à flot avant l'heure promise. J'ai pu voir en Tunisie méridionale les conflits qui peuvent résulter de différentes conceptions du jardin à l'œuvre : le cadre administratif du ministère de l'Agriculture n'a pas la même façon d'aborder l'exploitation agricole que le jardinier. Car, au-delà de la production, est ignorée localement la productivité et valorisée l'esthétique, le partage. Apprécier le jardin, c'est consommer (thé, grillades, vin de palme...) et communiquer ensemble : des réunions masculines (*halga*) sont les occasions d'échanges des savoirs. Les normes esthétiques se communiquent, le collectif sanctionne l'individuel, les connaissances se transmettent : sur le fonds commun en agriculture, des recettes, les essais, les commentaires sont échangés, on écoute, on se souvient de récits, des histoires locales. Il s'agit d'une description qui convient aux anciennes palmeraies : les nouvelles sont purifiées de tout extra-agricole : elles sont censées être uniquement des espaces de travail et de production. Dans les anciennes palmeraies, c'est au jardin que se joue une partie de l'existence collective. Le jardin est un centre où les constructions de l'espace entourent le jardinier. Le jardin est un centre intime et pourtant partagé. Cette tension entre intimité et partage, fermeture et ouverture peut aussi certainement se lire comme un des facteurs importants de structuration spatiale dans les jardins privés, en zone urbaine, davantage jardins d'agrément que vivriers. Nous pouvons faire la même analyse de la fréquentation des espaces verts en zones urbaines, comme au Caire : surtout pendant l'été, le moindre rond-point enherbé est approprié par des familles cairottes en pique-nique ; appropriation, jouissance, bien-être, re-création du jardin. Ce qui était ainsi conçu comme des interstices de verdure (plutôt que de béton) par les instances urbanistiques est investi par les corps des cairottes : on y pique-nique, on y dort, on y discute, on y drague, on y prie... On apprécie une récréation agreste « hors-champ ». En définitive, l'étroit contrôle municipal est aisément détourné au profit de créations d'ambiances urbaines de récréation, et ce qui peut sembler paradoxal, au sein même et sans se soustraire et s'abstraire d'un environnement saturé de sons (la « gangue sonore » du Caire), saturé d'odeurs, de pollutions urbaines. C'est une forme particulière de sociabilité qui y est recherchée : pas celle des jardins des oasis jéridis, qui opère entre hommes, entre amis et dans le dialogue, mais une sociabilité de boulevard, qui s'abstient d'être trop regardante entre des anonymes, une sociabilité qui échappe un peu au contrôle entre gens d'origines diverses (et non du même quartier), sans dialogue au-delà du groupe (souvent familial) qui s'installe là sur l'herbe, hommes et femmes ensemble. On vient davantage goûter à la ville et à son ambiance, participer à un spectacle que la ville génère en se regardant elle-même. Ces jardins peuvent être des ronds-points en verdure (par exemple la place Taoufiqiya du centre-ville, des espaces de pelouse près des voies rapides de l'aéroport...) ou le jardin zoologique ou botanique, ou encore des jardins à unique vocation de récréation (mais les usagers débordent toujours des cadres prévus) comme le jardin japonais d'Helwan. Dans les « espaces verts » cairottes, il serait difficile d'y lire le jardin des poètes arabes ou l'intermède entre les jardins d'éden et du Paradis. Nous n'avons plus une profusion, mais une architecture, et l'on peut y voir bien plus légitimement la marque du paradigme réformisme (rationaliser la ville) ; la perspective demeure probablement toujours la cité idéale, mais les perspectives ont changé : du religieux à une sécularisation moderniste.

L'esthétique : la notion d'esthétique rencontre forcément celle du beau. Ce n'est pas une erreur, mais il est pourtant restrictif d'en faire une définition. À la façon de Leroi-Gourhan<sup>4</sup>, la notion d'esthétique fonctionnelle que j'utilise renvoie à une organisation des éléments qui a sa propre efficacité et fonction, car j'ai pu noter à la lumière des palmeraies sahariennes, que l'esthétique générale d'un jardin renvoie aussi à sa fonction, sa finalité et plus globalement aux types de relation à l'environnement qui ont présidé à sa création et à son entretien. Là où je diffère de Leroi-Gourhan, est qu'il limite l'esthétique fonctionnelle au « sentiment esthétique [qui] réside dans la relation satisfaisante entre le sujet et le monde qui l'entoure »<sup>5</sup>. Cette « relation satisfaisante » finalement est une des finalités possibles d'un agencement du monde du jardin, mais pas le seul. La figure de la ligne droite en est un bel exemple. Un ordonnancement aligné des palmiers dans les plantations est du moderne qui sera apprécié, non pour sa beauté, mais pour cette couleur « moderne » que l'on relie au profit, à l'efficacité économique et capitaliste. Dans les

---

<sup>4</sup> Leroi-Gourhan A. – Les domaines de l'esthétique, *L'Homme, Races et Mœurs*, vol. 4 bis, Paris, Encyclopédies Clartés, 1956, pp. 1-13.

<sup>5</sup> Leroi-Gourhan A. – *L'homme et la matière, Évolution et techniques*, Paris, coll. Sciences d'aujourd'hui, Éd. Albin Michel, 1971 (1<sup>re</sup> éd. 1943), 348 p.

conceptions du jardin, l'agencement moderne a son efficacité propre. L'effet attendu est un effet productif de valeurs marchandes : l'efficacité de la ligne droite. Les quelques serres (tunnels plastiques) installées au Jérid sont intéressantes à ce titre : pas d'habituelles planches de cultures, mais de longues tranchées pour y cultiver notamment laitue romaine, tomate et piment, productions toutes destinées à être vendues en premier (et non autoconsommées). Il en est de même avec les nouvelles plantations de papayers bien rectilignes du Hadramaout yéménite entre des zones de palmeraies plus classiquement luxuriantes. La rigueur géométrique du jardin nouveau, et de façon générale des espaces de création récente, l'alignement de ces armées végétales, la sculpture en lignes et colonnes de l'espace, cela est une esthétique qui le distingue nettement du jardin « classique » de vieille palmeraie. Et il est très clair qu'un jardin classique n'est pas propre à produire ces effets : si un propriétaire veut s'enrichir, il ne rénove pas son ancienne parcelle, mais en crée une nouvelle moderne, à même de manifester les vertus efficaces capitalistes.

Le beau dans le jardin classique par contre est le « plus », on pourrait dire le « trop », mais ce concept ne peut s'exprimer en arabe (au moins local au Jérid) : des palmiers, il y en a *barsha* (beaucoup), pas trop. Ce qui importe est la sensation de profusion dans l'élément vert planté et cultivé, ce qui importe est que soit disponible tout ce dont on peut avoir besoin : des figues quand c'est l'époque, des fèves quand on fait des grillades, des tomates quand les soirées sont chaudes, des pastèques pour se rafraîchir à l'ombre, et de l'ombre quand il fait chaud. Pourquoi planter des arbres fruitiers ? Pour en manger les fruits bien sûr, mais aussi pour la décoration qu'ils apportent. Il y a cependant une mesure, une limitation du nombre des arbres fruitiers par exemple. Personne ne peut avancer de chiffres de densité maximale, mais il y a un moment où « c'est suffisant ». Il existe un idéal de profusion, mais qui n'est pas l'anarchie. Il est intéressant de souligner qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe, les traités savants sur les jardins mettent les jardins potagers ou « utiles » à l'écart des « beaux jardins »<sup>6</sup>. Le beau jardin, de plus, pour se rapprocher des « beaux-arts » se limite à l'architecture et pour combler le « bon goût » ne doit solliciter que celui de la vue, sens « le plus subtil » (disait-on à l'époque), c'est-à-dire délaissant ceux de l'odorat, du gustatif, du toucher, de l'ouïe. La vue est seule préservée et alors mise en valeur, augurant de la mise à distance d'un paysage, que l'on peut embrasser de la vue, augurant de la perspective et finalement de la conquête, la conquête comme l'action de s'étendre sur le monde. C'est aussi la définition du « beau moderne » pour l'exploitation agricole oasienne rationnelle ; une beauté liée à l'efficacité. Dans les espaces verts de la ville du Caire, les principaux jardins publics ou espaces publics (les jardins proprement dit, mais aussi les rond-ponts, les jardins des places et des carrefours), ce qui frappe d'abord est la stricte architecture végétale organisée et qui laisse deviner une forte « fonctionnarisation » de la nature par un « dressage » très fort de l'élément végétal. Il est possible de parler d'une végétation monumentalisée de la ville. Nous avons des sortes « d'écosystèmes clos hyper programmés »<sup>7</sup>, mais aisément déroutés par les usagers. Ainsi, ce qui était voué au seul regard (symétrie des formes des plantations, banalisation et prolifération de l'art topiaire, haies de clôture dissuasives) voit les nappes de pic-niques envahir les pelouses, les siestes et les flirts occuper l'espace libre qui devait mettre en valeur la grandeur de l'édifice végétal. Donc, contrairement au cas tunisien des oasis, il n'y a pas une esthétique en accord avec les usages. Visiblement, les usagers cairotes et les concepteurs des espaces verts cairotes d'une part n'étaient pas les mêmes, et d'autre part ne concevaient pas les espaces verts de la même manière. Cela dit, visiblement, les pratiques ne sont pas entravées par le peu d'adéquation entre forme et contenu du jardin d'une part et usages et finalités pratiqués d'autre part. À moins que les formes monumentales des jardins ne renvoient directement en fin de compte au monumental de la ville et en cela participent à cette ambiance urbaine que les badauds du Caire recherchent.

Le travail : le jardin est toujours plus qu'un simple espace de travail. Cela est donc tout à fait évident pour les jardins urbains publics et les jardins de palmeraies anciennes, mais également, dans une moindre mesure, dans les palmeraies récentes où si la finalité est l'unique productivité, les ouvriers de ces espaces de travail ont une sociabilité minimale qui leur permet de se concerter pour les problèmes qu'ils peuvent rencontrer. Dans les jardins d'ancienne palmeraie, il importe peu que l'on soit le propriétaire ou le *khammes* (métayer), on jouit du jardin, on l'habite, l'organise, le fait vivre, en un mot, on le socialise. Et parce qu'il y a investissement personnel du jardinier dans cette création, le regard du visiteur est un regard

---

<sup>6</sup> Sur le jardin au XVIII<sup>e</sup> s., voir Manton, J.-R. - La terre évaporée, Le jardin en reste(s), *JATBA, revue d'ethnobiologie*, 1995, vol. 37 (1), pp. 17-29

<sup>7</sup> p. 4 in Lambert, C. - Nature et artifice : essai sur quelques formes de leurs rapports dans la culture urbaine, *Espaces et Sociétés*, n° 99 sur le thème de "La nature et l'artifice", Ed. L'Harmattan, Paris 1999, pp. 105-120.

qui sanctionne, qui apprécie. Le visiteur qui se présente au jardin est rarement éconduit. Qu'il s'agisse d'un voisin, d'un cadre administratif voire d'un touriste, on l'accueillera toujours dans l'enceinte privée du jardin au moins pour lui offrir le thé. Le jardin n'est pas qu'un simple espace de travail, mais il doit son existence à ce travail de l'homme. Dans ces régions arides, les moyens de production et reproduction « d'espaces verts » sont la mobilisation de trois principaux facteurs indispensables : le travail, l'eau et les intrants. Le facteur « travail » est le plus dynamique d'entre eux.

Le jardin peut rapidement cristalliser des représentations très contradictoires ; la notion de travail s'avère intéressante pour aborder la réalité jardinière arabe. Rappelons-nous que le jardin est toujours un espace cultivé : il est au sens strict anthropique. Le travail dans les jardins de palmeraie a ceci de remarquable qu'il est en effet soit minimisé par le tourisme (par exemple), qui verrait dans l'oasis un paysage spontané sans agriculture, havre de repos (cela est vrai au Jérid tunisien comme à Siwa en Égypte en passant par le Draa marocain), soit exagéré par l'Administration (par exemple), qui y verrait uniquement des terres agricoles (c'est encore vrai dans chacun de ces trois pays, mais c'est presque un cas général). Il semble donc utile de tenter de redonner au travail, à l'action sur la terre et sur le matériel biologique, sa juste place. Le jardin sous sa forme productive (du vivrier au public) ne survit que par l'apport de l'énergie du travail humain, mais qualitativement il est faux d'affirmer que, pour le jardinier, cet apport se fait exclusivement selon des vues productivistes. Que fait-il donc dans son jardin ? Il y travaille, mais c'est aussi un lieu de *farniente*. Pour les palmeraies que je connais en région en Afrique du Nord et au Proche-Orient, ce n'est presque pas une métaphore que de dire que le jardinier ancre ses racines identitaires dans la terre des oasis. Ceci est évidemment pertinent pour les jardins privés, qui sont une expression individuelle ou familiale. Pour les jardins publics urbains, on pourrait dire que c'est une expression collective, à travers les agencements, les conceptions et les pratiques, mais la chose est compliquée par la multitude des intervenants : le concepteur, l'architecte, le maître d'œuvre, les jardiniers qui entretiennent, les usagers. Il y a, d'une part, le travail créateur de l'origine, qu'il s'agisse d'une pelouse ou d'une savante architecture végétale et d'autre part l'entretien. Pour une part, le travail d'entretien des jardiniers urbains s'apparente à celui du jardinier d'oasis, maître chez lui : rien n'empêche de tailler les arbres et la pelouse, d'arroser en même temps que de faire des pauses, prendre le thé, discuter avec ses collègues ou les *baweb*-s voisins, prier, etc. Cela dit, la part d'investissement personnel dans le jardin public urbain est très réduite par les contraintes imposées par l'employeur. Tandis que l'employé en palmeraie demeure souvent assez libre de conduire les travaux à sa guise voire de décider du résultat, l'ouvrier urbain est contraint davantage par la forme pré-existante, il peut difficilement décider de couper cubique quand les arbres étaient taillés sphériques... Quant aux usagers, peut-on parler de travail ? D'une certaine manière, oui, puisqu'ils participent à la construction de l'espace pour en faire un lieu récréatif. Des chemins parfois se dessinent sur l'herbe quand il ne devait pas y en avoir, une ambiance se crée quand la sérénité devait régner au pied de la statue, des marchands riverains augmentent les plantations en installant dans la terre disponible leur propres plantes (devant leur magasin)... On remarquera que les « propriétaires » (la municipalité ou le gouvernorat) au Caire tentent de dénier le travail des usagers voire leur interdire par la fermeture cadenassée de l'espace et c'est le cas des plus « beaux » jardins, dont on craint toujours que les usagers ne l'abîme.

Cet exposé s'arrête là, presque de façon abrupte, car je n'ai pas encore de véritable conclusion à donner à ce travail en cours... En guise de conclusion temporaire, je pense qu'au travers de ces trois mots-clés — bien-être, esthétique fonctionnelle et travail — nous pourrions obtenir un canevas des modes contemporains de relation à l'environnement en Afrique du Nord et du Proche-Orient et revenir au « pourquoi et comment » des modes de relation à l'environnement s'agencent différemment selon les situations et mieux appréhender les dynamiques socioécologiques tout en tentant de transcender le rural et l'urbain.